

UPA – Regards croisés – impressions de lecture échangées par internet à propos de "Le Palais des Rêves" d'Ismail Kadaré

Digne héritier de Kafka (Le procès), d'Huxley (Le meilleur des mondes) et d'Orwell (1984), Kadaré ne situe pas son roman "Le palais de rêves" dans un avenir plus ou moins lointain ou dans temps présent mais dans le passé, dans l'empire Ottoman au temps où l'Albanie en faisait partie (voire dans l'empire égyptien pharaonique comme dans "La Pyramide"). Il met en scène un pouvoir totalitaire avec ses luttes de pouvoirs intestines indéchiffrables mais féroces, qui n'est qu'une métaphore du pouvoir dictatorial et paranoïaque d'Enver Hodja en Albanie.

Le palais des rêves, institution faisant du rêve à la fois un révélateur de l'inconscient (bien sûr criminel) des sujets de l'empire, un miroir magique transformant chaque sujet en oniromancien et dans son rôle de Pythie interprétant à sa convenance et manipulant l'information pour fortifier son pouvoir.

Le héros au début totalement naïf va devenir un rouage efficace de ce palais qui l'éloignera du commun des mortels sans cependant savoir à quel moment il pourrait devenir sa victime.

Roman sombre et inquiétant qui vaudra à Kadaré des ennuis, même si cela n'a jamais été jusqu'à son élimination (ce qui lui a été reproché comme une preuve de son ambiguïté vis à vis du pouvoir).

Voir l'article du monde de cet été https://www.lemonde.fr/festival/article/2019/08/08/ismail-kadare-sous-la-dictature-vivre-pour-moi-c-etait-creer-de-la-litterature-grands-ecrivains-grands-entretiens-4-5-il-est-sans-doute-l-albanais-le-plus-celebre-du-monde_5497593_4415198.html

J'ai trouvé très intéressant le Palais de rêves, l'opposition entre cette grande famille et la dictature, ou plutôt la dictature sur la prise de l'inconscient d'un peuple, que je trouve très actuelle, la venue dans ce labyrinthe de Mark-Alem qui ne comprend pas ce qu'est le Tabir-Sarrail, ces errances dans ces couloirs, ces questionnements ces peurs, il est comme un innocent qui entre dans une arène de lions, il ne connaît rien aux rêves et il doit faire des analyses ; puis sa montée dans le pouvoir après la chute de son oncle sans qu'il puisse penser que lui aussi peut partir dans ces jeux infernaux du pouvoir. La fin est très intéressante, cela pose pour moi la question de quelle manipulation on peut aujourd'hui faire l'objet. Ce livre, bien qu'écrit à une autre époque, reste pour moi très actuel ; peut-être encore plus dans ce temps de restriction de notre liberté d'être et d'agir, dans ce confinement et aussi face à la folie des gens qui se ruent dans les grandes surfaces !

L'atmosphère mystérieuse, confuse, angoissante où vit le héros évoque de façon originale un régime totalitaire, sa part d'arbitraire, ses secrets. Ayant encore en tête les documentaires sur le Goulag programmés récemment par Arte, j'ai vu un lien entre le héros du roman et ceux qui, en U.R.S.S., ne comprenant plus ce qu'il fallait faire ou ne pas faire, n'ont vu qu'une issue : le suicide.. Certes, il est rassurant de voir ces situations comme des sociétés éloignées de la nôtre, mais en ces temps difficiles, j'ai bien envie de m'arrêter là !

Véritable brûlot contre le pouvoir en place en Albanie à l'époque de sa sortie. J'avais lu le *Grand Hiver* qui m'avait fait découvrir l'Albanie à l'époque...

Kadaré nous présente un redoutable pouvoir dictatorial qui, afin d'avoir la mainmise sur le peuple, va même jusqu'à lui demander de raconter ses rêves. On sait tous que ce que l'on ne peut pas nous enlever quand on nous a pris notre liberté de mouvement et d'action c'est le secret de nos pensées. Or ce redoutable pouvoir se met en tête de décrypter les rêves des citoyens... quoi de plus personnel pour chacun d'entre nous

Nous voyons que tout le monde se méfie de tout le monde et un pouvoir moribond qui ne se fonde pas sur les faits pour exercer sa puissance mais sur de potentiels actes contenus dans les rêves des habitants.

Il nous montre une ville morne, grise, on imagine très bien des enfilades de rues sans signe distinctif à l'image des enfilades de couloirs labyrinthiques du palais des rêves.

J'ai trouvé cette œuvre extrêmement puissante dans sa force évocatrice du pouvoir tyrannique ; il y a quelque chose de l'ordre de la farce, j'ai même pensé à un moment qu'il voulait obtenir le rire du lecteur devant tant de bêtise. Mais son intelligence subtile nous ramène sans cesse vers la fragilité des dominés et l'impossibilité pour eux de décider de leur vie.

Au final c'est un court roman très sombre, au rythme envoûtant.

PS : je n'y vois aucune analogie avec l'époque actuelle dans notre société où le droit d'expression existe (quitte à entendre tout et n'importe quoi...), ne l'oublions pas.

J'ajouterai simplement l'absence criante de personnages féminins, à part une mère bien cantonnée dans son rôle ; ce monde de cauchemar est vraiment uniquement masculin et patriarcal ! et bien sûr aucun rêve érotique !!! Vivement l'arrivée des sorcières !!!!

Le coup de génie de Kadaré c'est de faire de l'appropriation de l'intime la pointe acérée du pouvoir totalitaire (cf. H. Arendt). Car, quand on ne peut, sous peine de mort, avoir une position idéologique de contestation, reste le dernier refuge et la dernière forme de résistance : le rêve, parce qu'il maintient la possibilité d'un dialogue entre soi et soi.

Cela renvoie à plusieurs problématiques :

- L'influence d'un régime politique sur les rêves (Cf. Charlotte Beradt, amie de Arendt, a collecté les rêves de ses voisins de 1933 à 1939 *Rêver sous le troisième Reich*)
- La prise de conscience des populations de l'Empire que le pouvoir veut leur arracher ce que d'aucuns appellent l'âme ou l'être ou l'identité la plus intime. D'où la tentation de fabriquer, d'inventer des rêves pour déjouer la main mise du pouvoir.
- L'interprétation étatique des rêves qui a recours aux symboles comme l'y invitent l'interprétation populaire de la clé des songes, les interprétations savantes, psychanalytiques de Freud et de Jung. Mais, dans le Palais, cette symbolique est créée de toutes pièces par le régime, elle a pour objectif, non de décrypter l'inconscient d'un individu, mais de traquer les complots potentiels, de contrôler et de punir.

Ce qui m'a gênée : à chaque galerie, couloir, passage, porte, je voyais planer l'ombre de l'illustre prédécesseur de Kadaré : Kafka.

Ce livre m'a donné une idée : pourquoi ne pas noter nos rêves sous le régime de l'épidémie ?

Kafka, Orwell bien sûr, mais aussi Jorge Luis Borges et ses bibliothèques labyrinthiques, ainsi que "Le Rivage des Syrtes" de Julien Gracq et ses magnifiques réflexions sur le pouvoir entre Aldo et le vieux Daniello, auxquelles m'ont fait penser les dialogues entre Mark-Alem et son oncle Vizir. Comme Aldo (« J'appartiens à l'une des plus vieilles familles d'Orsenna », première phrase du "Rivage"), Mark-Alem est le rejeton d'une illustre famille albanaise (les Quprili) ; dans les deux cas, les instances dirigeantes et les intrigues de ces grandes familles restent mystérieuses (opacité des conflits de pouvoir entre l'occupant ottoman et les Quprili). « Peut-on jamais savoir le pourquoi des choses, ici ? » (page 164).

Le pouvoir est donc au centre de ce roman poétique et politique, et le Tabir Sarrail est une allégorie du régime ubuesque d'Enver Hodja "le sultan rouge", dictateur stalinien de la république populaire d'Albanie de 1945 à sa mort en 1985. Kadaré ne pouvait évidemment pas critiquer ouvertement ce régime, d'où son choix de l'époque ottomane ; mais il va plus loin sur deux plans.

Il exprime d'abord une vision radicale du totalitarisme, qui dépasse largement le caractère "kafkaïen" de son roman : le totalitarisme, comme son nom l'indique, vise à contrôler la totalité de l'individu, jusqu'à supprimer la possibilité d'une vie privée (cf. Hannah Arendt).

Les nazis avaient cherché à contrôler nos pensées à travers la mise en place d'un langage bien particulier (voir "LTI" de Viktor Klemperer, et aussi la novlangue de 1984) ; les métaphores guerrières de notre monde néo-libéral ne visent-elles pas à nous fabriquer un imaginaire à base de concurrence et de consommation ? Kadaré va plus en profondeur : qu'y a-t-il de plus privé que les rêves, de plus pervers que de les utiliser voire de les fabriquer pour en faire des instruments de pouvoir ?

Le second point est son attitude complexe vis à vis de "l'identité" albanaise. D'un côté, il se fait défenseur d'une culture spécifique, illyrienne, incarnée par les rhapsodes albanais assassinés par la police impériale lors de la tentative de putsch pendant le banquet chez le Vizir. « Il se passe quelque chose... mais quoi ? » Scène centrale, qui représente une culture albanaise écrasée par le bolchévisme, évoque la situation des slaves (Russes) et des non-slaves (Autrichiens) au sein de l'Empire ottoman, en même temps que les excès d'un nationalisme extrémiste (Kurt).

Puis élucidation du fameux rêve du marchand de légumes (pont / violon / taureau), où il apparaît que le nom Quprili signifie le pont par lequel le taureau – le peuple - excité par les sons du violon – la geste albanaise – foncerait sur l'État oppresseur. C'est donc aussi un regard critique sur le côté clanique d'une société qui reste prisonnière de ses archaïsmes (voir "Avril brisé" du même Kadaré), et ne peut se libérer sans le truchement des grandes familles, qui ne changent finalement rien aux structures du pouvoir ; d'où les larmes de Mark-Alem que la crainte d'être accusé de trahison retient d'aller vers « le renouveau de la vie » qu'il aperçoit à travers la vitre embuée de son carrosse.

Rappel historique :

L'Illyrie est d'abord colonisée par les Grecs, puis par les Romains qui y voyaient une marche face au Danube. Plusieurs empereurs y sont nés – les "empereurs illyriens" de la 2^{ème} moitié du III^{ème} siècle, parmi lesquels Aurélien, Dioclétien, Galère. L'Illyrie fait ensuite partie de l'Empire romain d'Orient (Byzance), est envahie par les Goths, les Huns, les Bulgares, les Slaves et les Normands, avec un court intervalle sous domination de Charles d'Anjou (1272 à 1282, date des "Vêpres siciliennes" où les Angevins sont chassés de Sicile). Les puissants clans catholiques albanais sont ensuite peu à peu vaincus par les Ottomans (à partir de 1389), qui occupent l'Albanie malgré la résistance du "champion du Christ" Scanderbeg, allié de la république de Venise.

Ce sont alors quatre siècles et demi d'occupation ottomane, avec conversion plus ou moins forcée à l'Islam et remplacement de la langue albanaise par le turc. L'Albanie obtient son indépendance à l'occasion de la 1^{ère} guerre des Balkans (1912), mais amputée du Kosovo et d'une partie de la Macédoine ; brièvement république puis monarchie sous le règne de Zog I^{er}, gros propriétaire terrien autoproclamé, elle est annexée par l'Italie fasciste en 1939.

En 1946, la guérilla communiste, épurée des éléments non stalinien, porte au pouvoir Enver Hodja.

C'est la description de l'obéissance absolue et son processus pour l'imposer que je note particulièrement dans ce livre.

J'avais trouvé dans les premières pages la situation dans laquelle Mark-Alem se trouve à son entrée au palais tellement grotesque que j'ai, au début, rit, un rire tout de même un peu teinté déjà...de jaune ! Et puis je me suis sentie coincée, surveillée comme lui, dans cette hiérarchie. J'ai eu l'impression de connaître ce sentiment de peur, ne l'avons pas tous et toutes en quelque sorte connu ou approché (avec l'école, les examens, les parents, les directeurs), la peur de se tromper d'idées, de route, de choix, de ne pas faire ce que les autres attendent de vous?

On pourrait penser que l'obéissance a ses limites, mais l'auteur nous montre qu'elles peuvent être "étirées", repoussées, loin. Lui, Mark-Alem, ne se pose finalement pas vraiment la question d'obéir à qui, à quoi, d'accomplir un travail absurde car il est rentré dans le rouage, complètement "lobotomisé" au fur et à mesure que les semaines défilent.

Il obéit c'est tout, mais du mieux qu'il peut, tout comme les donneurs de rêves qui livrent et donnent leurs songes le plus fidèlement possible.

Dans ce bâtiment austère (dont il n'a pas compris le plan, ses circulations, l'entrée, la sortie) et avec ce froid, il subit chaque jour un lavage de cerveau. Il n'a plus de repères dans l'espace (ce lieu sans fin qui n'a pas de limites autant sur le plan horizontal que vertical, sans contrastes, sans relief) et en plus de son travail avilissant, de fait, il perd aussi les repères humains, de la civilisation, de la morale.

Si je devais représenter scénographiquement cette sensation, au théâtre par exemple, j'opterais je crois pour du blanc, partout, au sol, sur les parois, sans aucune ombre portée, avec une lumière forte, blanche, aveuglante.

Dans ces conditions on pourrait presque le comprendre, enfin comprendre son comportement (bien sûr que comprendre n'est pas être d'accord !).

Le plus surprenant c'est qu'il n'aspire pas à une grande carrière, n'a pas un instant l'idée qu'il pourrait avoir une promotion, du fait seulement de son nom, ni de profiter finalement de quoi que ce soit comme on aurait pu le supposer.

Il n'est pas mauvais, ni méchant. Non, il est vide et remplit juste une fonction, certainement pour faire "honneur" à sa famille, "être quelqu'un", "faire quelque chose de sa vie".

C'est vraiment cela que j'ai trouvé angoissant, ce vide en lui, comment finalement il participe et plus tard va ordonner lui même des crimes simplement par sa propre non-action, juste parce que c'est comme ça, qu'il suit le mouvement, c'est son rôle.

Je me suis dit à la fin de la lecture que ces hommes d'État sont à plaindre.